

LE

Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL



Le juste vit de la Foi. (Rom. I, 17.)
La Foi qui n'a point les œuvres est
morte en elle-même.
(St. Jacq., ch. II, v. 17.)

MONTREAL

EUS. SÉNÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT
1873

Deuxième Considération sur l'Étude de la Religion.

La science de la religion est la plus importante de toutes, parce qu'elle seule nous apprend ce qu'il y a d'essentiel en nous instruisant à bien vivre et à bien mourir.

I. La science de la religion nous apprend à bien vivre. C'est là son triomphe et son magnifique privilège. Les sciences humaines font les savants souvent des orgueilleux, mais elles ne tendent pas à rendre l'homme vertueux ! Au contraire, la science de la religion est la source de toutes les vertus : c'est elle qui fait l'enfant docile, la jeune fille vertueuse, l'homme de bien, ami du devoir dans toutes les circonstances et dans toutes les conditions.—Si nous cherchons les causes de cette prérogative, nous en trouverons trois principales : 1° L'instruction religieuse seule, nous donne la connaissance de tous nos devoirs ; 2° seule, elle nous indique les motifs d'y être fidèles ; 3° seule, elle nous fournit les moyens de les accomplir.

1° L'instruction religieuse nous donne la connaissance de tous nos devoirs. Lisons et relisons les Livres saints, étudions-en la morale ; que pouvons-nous trouver dans les livres des philosophes qui puisse leur être comparé ? Il y a sans doute de belles leçons de sagesse dans les livres écrits par la main des sages de l'antiquité, mais elles y sont partout mêlées à des maximes monstrueuses, ou si l'on y rencontre l'éloge de la vertu, on y trouve aussi trop souvent l'apologie du vice. Bien loin de là les Livres saints qui ne sont autre chose que la parole de Dieu écrite, renferment l'énoncé des vérités que nous devons croire, les révélations que nous a faites de lui-même, par ses prophètes, par les Apôtres, enfin par son propre Fils descendu autrefois sur la terre, ayant vécu au milieu des hommes ; et de plus le trésor des divins préceptes qui renferment toute la morale. Le Décalogue en effet, ou les dix commandements de Dieu, conservés et développés par les préceptes évangéliques, contiennent tout nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain, et envers nous mêmes. C'est le seul Code de morale complet et le

seul entièrement sage qui jamais ait été donné aux hommes : soyons fidèles à l'observer, nous serons vertueux. Dieu et les hommes nous aimeront sur cette terre, en attendant notre éternelle récompense dans le ciel.

2° La science de la religion nous enseigne les motifs du devoir. La sagesse humaine nous invite à la vertu au nom de l'honneur, au nom du respect que nous nous devons à nous-même, au nom des intérêts de notre réputation. Faibles motifs, qui ne tiennent pas devant les passions.— La religion nous appelle à la pratique de la vertu, au nom de l'amour que nous devons à un Dieu, la bonté et l'amabilité même ; et cet amour se forme de la tendresse que l'on doit à un père, de la reconnaissance que l'on doit à un bienfaiteur, et du dévouement que l'on doit à un ami ; car Dieu est tout cela pour nous : il nous a créés, il nous a sauvés, il nous a aimés jusqu'à avoir voulu mourir pour nous sur la croix, jusqu'à s'être rendu perpétuellement, nuit et jour, pour nous, prisonnier d'amour dans l'adorable eucharistie. Pourrions-nous ne pas l'aimer et ne pas chercher à lui plaire ?

Outre l'amour, la religion nous propose, comme motifs de vertu, l'espérance et la crainte : l'espérance d'une récompense éternelle, la crainte d'un éternel châtement. Quels motifs plus puissants peut-on nous offrir pour nous déterminer à être et à rester vertueux ? O mon Dieu, comment puis-je avoir la foi et ne pas être un saint ? Le ciel m'est assuré, si je consens à vous rester fidèle, l'enfer au contraire, sera mon éternel partage, si je vous offense ; l'espérance et la crainte se réunissent donc pour m'exciter à la pratique de mes devoirs. Mais, au dessus de cette espérance de cette crainte, je viens de le méditer, j'ai le motif de l'amour. Voudrais-je offenser un ami, un bienfaiteur, un Père ? Non, mon Dieu, je puis être faible, mais je ne veux pas être un ingrat.

3° La religion nous donne les moyens d'accomplir les devoirs qu'elle impose.— Elle répand dans l'âme une délicieuse onction qui anime soutient la volonté, et adoucit tout

ce que le devoir pourrait avoir de pénible. Elle inspire à notre cœur de douces prières qui attirent les grâces, et nous rendent forts de la force de Dieu même. La prière a été le principe de cette générosité merveilleuse que nous admirons dans les Saints. Nous serons forts comme eux, si nous prions comme eux.—Mais comment prions-nous ?

Outre la prière, nous avons les sacrements qui, semblables à sept canaux mystérieux, coulent sans cesse dans l'Église, et portent la vie dans tous les membres qui la composent. Après le Baptême une fois reçu, qui nous a fait chrétiens et enfant des Dieux, la Confirmation nous arme pour le combat.—La Pénitence guérit nos blessures ou retrempe notre courage.—L'Eucharistie nous donne le pain qui fait les forts et le vin qui enfante les vierges.—Mais comment avons-nous su jusqu'ici, employer ces moyens de vertu ? Quelle ardeur avons-nous pour aller y puiser la force qui nous manque ? Ah ! si nous négligeons la pratique de la prière, si nous n'approchons des sacrements que de loin en loin, et avec nonchalance, ne nous étonnons pas que notre âme soit languissante, et que le démon remporte sur nous si facilement la victoire.

Nous faut-il un étendard qui guide nos pas, et nous anime dans nos combats pour la vertu ? La religion nous montre la croix du Calvaire.—Cette croix, pour parler avec un prophète, placée comme un étendard devant toutes les nations de la terre a triomphé du monde, et elle a conduit à la victoire les cohortes innombrables des saints confesseurs, des vierges, des martyrs.—Nous aussi si nous voulons nous pourrons vaincre par ce signe.

Est ce un chef dont nous avons besoin pour nous guider ? Jésus nous précède et combat avec nous ; qu'avons-nous à craindre ?—Voulons-nous de généreux exemples ? L'assemblée innombrable des Saints forme au-dessus de notre tête, une nuée de témoins qui nous animent par le souvenir de leurs vertus, qui nous encouragent par la vue des couronnes réservées à notre fidélité.—Peut-on être

lâche quand on a de pareils exemples devant les yeux ?— Peut-on se plaindre que la victoire soit trop difficile, quand on a de pareils moyens de vaincre ? Mettons donc ces moyens à profit, et faisons de la science qui nous les donne, l'objet de la plus sérieuse étude.

O mon Dieu, qu'ai-je fait jusqu'ici ? n'ai-je pas appliqué trop exclusivement mon intelligence à étudier les livres purement profanes et les sciences qu'ils renferment ; n'ai-je pas peut-être lu parfois des livres dangereux ; n'ai-je pas trop négligé la science qui seule peut m'apprendre à bien vivre, la seule qui puisse me rendre vertueux, parce que seule elle me fait connaître tous mes devoirs, et me donne les motifs et les moyens de les accomplir ? Désormais, ô mon Dieu, je veux que la religion ait la principale part dans mes études ; Ainsi-soit-il.

RÉSOLUTION.

Assister régulièrement aux instructions de sa paroisse.

Deux frères reconciliés par Marie.

Un marchand de Londres avait deux fils : l'aîné, d'un mauvais cœur et d'un caractère dur, haïssait son jeune frère, d'un naturel doux et paisible, et beaucoup plus aimable que lui. Le père dont la fortune était considérable, se sentant vieux, fit son testament et, par un partage des plus étranges, lui qui connaissait ses deux enfants, qui aimait le plus jeune et blâmait la dureté de l'aîné, il laissa tout son bien à celui-ci, avec tout ce qu'il avait de fonds dans le commerce et plusieurs vaisseaux, lui recommandant seulement de continuer le négoce et d'aider son jeune frère. Il mourut quelque temps après. Dès que l'aîné se vit maître de lui-même, il ne contraindit plus sa haine, et chassa de la maison celui qui lui était odieux, l'exposant à la merci du sort, sans lui donner aucun secours.

Tant d'inhumanité dans un frère remplit le cœur du jeune homme d'indignation et d'a mertume; il était découragé. Si mon frère me traite ainsi, disait-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers ? Mais il fallait vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitte Londres et s'adresse à un négociant d'une ville voisine, à qui il offre ses services ; celui-ci les accepte, et le reçoit dans sa maison. Après quelques années d'épreuve, il lui reconnut tant de prudence, tant d'exactitude dans ses comptes, tant de vertus et de bonnes qualités qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant lui laissa tous ses biens. Quelques années après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche se retira du commerce, et acheta dans une province éloignée de la capitale, une belle terre avec son château, s'y retira avec sa famille et y vécut heureux et estimé de tous.

Il est une Providence qui punit tôt ou tard les cœurs méchants. L'aîné, depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entreprises, et pendant longtemps tout avait réussi au gré de ses désirs et de son ambition ; mais il vint une année fatale, — ses pertes s'accumulèrent, des tempêtes engloutirent ses navires, lorsqu'ils revenaient avec de riches cargaisons. Plusieurs marchands, qui avaient entre leurs mains ce qui lui restait d'argent, firent banqueroute; enfin pour comble d'infortune le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avait d'effets, et le réduisit à la mendicité. Dans cet déplorable état, il ne lui resta d'autre ressource, pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables, que le récit de ses malheurs pouvait attendrir. Cependant l'adversité avait eu ce bon résultat de lui faire comprendre l'indignité de sa conduite vis à vis de son frère: ce n'était que dans les larmes et les remords qu'il mangeait le pain de la charité.

Un jour que ce frère coupable passait près d'une église de village, il y entra ; c'était le jour où l'on célébrait la

fête de Notre-Dame du mont Carmel. Il s'avance vers un autel dédié à Marie ; il se jette à genoux, et fondant en larmes, il demande à Celle qui est appelée le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de vouloir bien lui obtenir la grâce de retrouver son frère, afin qu'il out se réconcilier avec lui, et réparer tous ses torts, avant de mourir. Soulagé par cette prière, il se relève plein de confiance, et continue sa route. Il avait fait plusieurs lieues ayant à peine trouvé ce qui lui était nécessaire pour se soutenir, quand tout à coup il aperçut un homme bien mis, qui se promenait dans une prairie voisine d'un château dont il paraissait être le seigneur. Il s'avance, il l'aborde, lui expose ses malheurs. et le conjure de lui accorder quelque secours. D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchainement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes ? L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitements envers son frère. Dans le cours de son récit, il fut tenté plus d'une fois de tout révéler, et d'avouer qu'il avait bien mérité ses malheurs ; mais la crainte et le besoin le retinrent ; il craignait d'éteindre par ce récit la pitié qu'il voulait inspirer à ce seigneur. il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connaissait sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmène au château, où il ordonne à ses gens de le bien traiter, et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein. Le pauvre dort d'un sommeil profond et paisible toute la nuit ; le matin à son réveil, sa première pensée fut : Que cet homme est bienfaisant ! s'il n'est pas né riche, il méritait de le devenir. Son admiration s'augmentait par le rapprochement qu'il faisait malgré lui, de sa propre conduite envers un frère, et de la conduite de cet homme envers un étranger.

Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque temps avec attendrissement et lui demanda s'il ne le reconnaissait

pas ? Non, répondit le pauvre ! Eh quoi, tu ne reconnais pas ton frère ? en même temps il s'élança à son cou, et l'étreint tendrement dans ses bras. L'aîné frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, tombe à genoux en s'écriant : merci, mon Dieu, vous m'avez exaucé ; en même temps il embrassait les genoux de son frère. et les arrosait de ses larmes, en lui demandant pardon. " Il y a longtemps que je t'ai pardonné ; oublions le passé pour ne jouir que du bonheur de nous voir réunis ; tu es riche. puisque je le suis ; vivons ensemble et aimons-nous. " " Oui, mon frère je t'aimerai, lui répond l'aîné d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je n'oublierai jamais la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui m'a tiré de la misère. "

ANNONCES

Dimanche, le 24 du courant, ouverture des 40 heures, à Sainte Brigide de Montréal.

Mardi, le 26 du courant, ouverture des 40 heures, à Sainte Anne des Plaines.

Jeudi, le 28 du courant. ouverture des 40 heures, à Saint Côme.

Samedi, le 30 du courant, ouverture des 40 heures, à l'Asile Nazareth de Montréal.

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Léa Gariépy, dite Sœur Marie des Anges de l'Hotel Dieu ; Marie Coupal ; Adolphe Graves ; Tharsile Chartier ; l'épouse de William Harper ; Ignace Thérien ; Alexandre Marion ; veuve Joseph Allaire.